



Gallmeister





AMERICANA



LES VOLEURS DE MANHATTAN



Adam Langer

LES VOLEURS
DE MANHATTAN

~~Mémoires~~
roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski



Gallmeister

Collection AMERICANA
dirigée par Philippe Beyvin

Titre original:
The Thieves of Manhattan

Copyright © 2010 by Adam Langer
Published by arrangement with Spiegel & Grau, New York
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2012
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-052-7
ISSN 1956-0982

Ce livre est dédié à J.
(pour des raisons qui devraient lui être évidentes
quelque part après la page 191).
Et à Nora et Solveig
(pour des raisons qui précèdent la page 1).



Il marcha vers les lambeaux de feu. Ceux-ci ne mordirent pas sa chair, ils le caressèrent et l'inondèrent sans chaleur et sans combustion. Avec soulagement, avec humiliation, avec terreur, il comprit que lui aussi était une apparence, qu'un autre était en train de le rêver.

JORGE LUIS BORGES,
"Les ruines circulaires"



I réalité

Girl, you know it's true...

Milli Vanilli



L'Homme Confiant

À VRAI DIRE, j'aurais remarqué le type même si Faye ne me l'avait pas montré du doigt. Il était plus classe que la clientèle habituelle du Morningside Coffee – costume en lin blanc cassé, chemise en soie noire boutonnée jusqu'au cou, lunettes griffées à la Jonathan Franzen –, mais ce qui m'interrompit dans mon nettoyage des tables et qui me poussa à l'observer un peu plus longtemps, ce fut de le voir lire un exemplaire de *Blade par Blade*. En cette rentrée littéraire d'automne, le livre de Blade Markham était partout, semblait-il – chaque couloir de métro placardait des affiches représentant l'ouvrage à couverture jaune canari; chaque vitrine de librairie exhibait une silhouette en carton grandeur nature de Blade, l'air menaçant, arborant une barbe de deux jours; la moitié des couillons assis à côté de moi dans le bus lisaient ces prétendus mémoires.

Faye, ses yeux vert olive dissimulés derrière des mèches de cheveux roux et la visière de sa casquette Morningside Coffee, fredonnait *Dust in the Wind* et, d'une main distraite, dessinait sur son carnet un croquis du gars. Elle avait écrit "L'Homme Confiant" juste en dessous. C'est comme ça que ce surnom m'est resté. De son côté, amer et cancanier, Joseph et ses cent quarante kilos étaient accoudés au comptoir, où il répétait un dialogue pour une audition, espérant en vain qu'un directeur de casting s'intéresse à un type de sa taille, lui, un Blanc à dreadlocks, petit bouc et tongs. La soirée avait encore été calme et l'Homme Confiant était le dernier client du café.

— Dommage que ses goûts littéraires ne soient pas en accord avec ses goûts vestimentaires, me lança Faye. Elle sourit et retourna à son croquis.

Faye Curry essayait sans doute de flirter avec moi, à cette époque, mais j'avais une petite amie, Anya Petrescu. Tout ce que disait Faye avait tendance à me dépasser complètement. Les clients un peu artistes et littéraires traînaient souvent au comptoir pour la draguer parce qu'elle avait un humour fin et qu'elle aimait être distraite pendant son travail. Mais elle était bien trop subtile pour moi. Elle avait le genre de beauté et d'intelligence que je remarquais toujours après coup, habituellement après que la femme en question s'était fiancée à un autre, avait quitté la ville ou bien avait décidé d'en finir avec les hommes. À l'époque, avec ses jeans déchirés, ses casquettes, ses T-shirts de concerts vintage et ses bottes maculées de peinture, je n'étais pas certain qu'elle soit branchée par les mecs, de toute façon. C'est pourquoi, ce soir-là, je ne me concentrais pas sur le fait qu'elle me souriait au lieu de faire la tête, ni qu'elle portait du parfum ou qu'elle avait peut-être utilisé un nouveau shampoing. Ce soir-là, j'étais davantage intéressé par l'ouvrage que lisait l'Homme Confiant.

— C'est bidon, ce ramassis de conneries, marmonnai-je.

Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais prononcé ces paroles à voix haute. Joseph me jeta un regard et Faye me sourit à nouveau, comme s'ils m'avaient tous les deux entendu. Je baissai les yeux et continuai à essuyer les tables avant de ranger les chaises dessus, tout en essayant d'arrêter de penser à Blade Markham et à son livre.

La nuit précédente, au cours d'un nouvel épisode de panne d'inspiration et d'insomnie, je zappais à la télé quand j'étais tombé sur Markham qui se la pétaït dans une rediffusion du talk-show de Pam Layne. Ce type était là, à fourguer ses mémoires dans la plus grosse émission littéraire du moment, jacassant sur son addiction à l'héroïne, sur le temps passé avec le gang des Crips, sur son mois de désertion pendant la première guerre du Golfe, sur sa conversion au bouddhisme et sur tous les autres machins qu'il avait inventés et vendus à Merrill Books – un demi-million de dollars, rien que pour les droits de publication sur le territoire nord-américain. Je ne croyais pas un mot de ce qu'il racontait, mais le public dans le studio de Layne ne s'en lassait

pas, haletait et applaudissait et riait tandis que Markham leur balançait mensonge sur mensonge. Pam Layne, elle, continuait à lui poser ses questions naïves dans un argot des rues qui avait dû être rédigé et affiché quelque part sur un prompteur par un de ses assistants qui avait lu l'ouvrage :

— Vous n'avez pas peur qu'un des hommes évoqués dans votre livre, un de ces *macs*, essaye de venir *vous fout' une balle dans l'cul*? Qu'il essaye de *vous lattrer le cul, grave*?

— Nan, ça risque pas. Tu sais, ma sœur, les bâtards sur qui j'écris dans mon livre, y sont tous morts, yo.

Sur le plateau de l'émission, Blade se comportait comme un hip-hopper de la vieille école, projetait ses bras en avant, les croisait devant sa poitrine, ses doigts écartés formant des symboles de gangs inventés, terminait toutes ses phrases par *yo* même s'il n'était certainement qu'un gosse de riches originaire de Maplewood, dans le New Jersey, et qu'il devait répondre en réalité au nom de Blaine Markowitz – c'est ce qu'Any'a et moi disions pour plaisanter, du moins. Tout, chez Blade Markham, semblait relever du mensonge : ses mots, ses vêtements trop larges qu'il avait sans doute sélectionnés une semaine à l'avance, et même la croix qui pendait à son cou.

— C'est pas la croix du Christ. C'est le T de vériT, yo, expliquait-il à Pam Layne.

C'est à ce moment-là que j'avais éteint la télé et que j'étais retourné au lit tout habillé pour tenter en vain de trouver un sujet d'écriture, pour tenter en vain de dormir un peu.

Et voilà qu'au café ce soir-là s'était installé l'Homme Confiant, encore un fan de Blade Markham mais un fan de trop pour moi. Je m'approchai de sa table pour lui dire qu'on fermait et qu'il devait dégager, et je parus peut-être un peu plus brusque que prévu. Faye éclata de rire et Joseph, toujours à l'affût du bon moment pour me virer, m'adressa un regard qui semblait dire "encore un coup comme ça et tu te casses".

L'Homme Confiant corna une page de son livre, enfila son gogol en cachemire noir, en noua la ceinture, s'approcha du bocal de pourboires où il enfourna un billet de vingt dollars, ce qui



doubla presque la totalité de nos gains de la soirée. Il sortit sur Broadway sans mot dire.

— Je crois qu'il en pince pour toi, lâcha Faye, un sourcil arqué.

Joseph ricana – les blagues à mes dépens le faisaient toujours marrer. Je terminai le ménage, récupérai ma part des pourboires auprès de Joseph, dis *sayonara* à Faye avant de prendre le chemin du KGB Bar pour y retrouver Anya. Quand j'y arrivai enfin, je bouillonnai encore en pensant à *Blade par Blade*, mais j'avais quasiment oublié l'Homme Confiant.

La Roumaine

DANS CHAQUE BAR de chaque ville, de chaque pays, sur chaque continent, et ce depuis la nuit des temps, il y a toujours eu et il y aura toujours un lourdaud renfrogné qui entrera avec une femme magnifique et charmante à son bras, et tout le monde s'arrêtera pour les regarder et se demander comment une telle femme a pu se retrouver avec ce lourdaud. Pendant un moment, ce fut moi, le lourdaud. Et Anya Petrescu était cette femme.

Anya possédait le genre de beauté qui ne faisait pas débat – c'était une simple réalité. Elle avait un rire enjôleur, des yeux si bleus que les gens étaient persuadés qu'elle portait des lentilles, sans compter son adorable accent d'Europe de l'Est.

Mais même quand Anya me disait à quel point elle m'*émê*, même quand on s'embrassait dans les rames de métro ou qu'on faisait une partie de chinaski folle et passionnée sur mon canapé convertible défoncé, ou qu'on se baignait nus à l'aube sous la cascade du Morningside Park, même quand elle racontait à quel point elle *voudrê* m'*aménê* chez elle à *Bioucarest* pour me présenter sa *familié* mais que c'était *empossible*, passer du temps à ses côtés commençait à me déprimer. Je savais que notre relation ne durerait pas, qu'un jour, son attirance pour ma personne



– que j’attribuais souvent à un malentendu culturel – prendrait fin. Et je me retrouverais alors seul et malheureux, exactement comme je l’étais avant de la voir griffonner au Morningside Coffee, de m’être assis à sa table pour lui demander ce qu’elle écrivait, puis d’avoir papoté une heure sur mes théories naïves et indubitablement ridicules concernant l’honnêteté de l’écriture et l’authenticité narrative, et tout ce à quoi je croyais à l’époque. Anya ne m’avait jamais fait remarquer à quel point elle était bien meilleure conteuse d’histoires que je ne le serais jamais. Plus tard, elle me répéterait souvent qu’elle était tombée amoureuse de moi parce que, au fond, je n’étais qu’un “*miec du Mid-Vest* à l’ancienne et *romantièk*” qui aimait ses histoires; en y repensant, j’imagine que c’était la vérité.

Ce soir-là, je retrouvais Anya à la “Stimulation littéraire” du KGB, un spectacle-tremplin hebdomadaire d’écrivains montants organisé par Miri Lippman, responsable et éditorialiste du *Stimulator*, une revue littéraire bimensuelle qui exerçait une influence bien au-delà de ses deux mille cinq cents abonnés payants, en grande partie parce que Lippman possédait un goût indubitable et un réel talent pour repérer les jeunes scribes au “potentiel stimulant”. Presque tous les écrivains prometteurs publiés dans le *New Yorker* et dans *The Atlantic*, tous les auteurs de premiers romans ayant signé pour deux ouvrages chez Random House ou Scribner avaient fait une apparition dans les soirées de Miri. Sur les cinq derniers auteurs que Pam Layne avait choisis dans son émission littéraire, quatre avaient lu au Stim-Lit. Le seul qui n’était pas passé au KGB était Blade Markham et même si je détestais la façon dont Miri Lippman m’ignorait chaque fois qu’elle me voyait, même si je supportais mal de lui être présenté pour la première fois depuis nos six dernières rencontres, je la respectais pour avoir snobé Blade.

Comme d’habitude en cette soirée de Stim-Lit, le KGB regorgeait d’une clique d’auteurs ayant, pour la plupart, publié des nouvelles dans des magazines et des journaux qui persistaient à m’adresser des lettres de refus standardisées; d’agents qui m’avaient renvoyé mon manuscrit dans l’enveloppe pré-timbrée

que j'avais fournie; d'éditorialistes et d'éditeurs en quête de la nouvelle Zadie Smith ou du nouveau Nick Hornby, affichant un désintérêt total pour Ian Minot. Je ne pouvais pas leur en vouloir: à cette époque, je me trouvais moi-même plutôt ennuyeux.

Après que mon père eut enfin succombé à un cancer qui l'avait peu à peu rongé, après avoir quitté l'Indiana pour m'installer à New York avec mon piteux héritage, j'avais assisté au Stim-Lit chaque lundi. À présent, cinq années avaient passé, mon compte en banque avait plongé dans la tranche des quatre chiffres, et je ne me rendais plus jamais à ces soirées. La seule raison qui me poussait à être là, et non dans ma mansarde de West Harlem à scruter une page blanche sur un écran d'ordinateur ou à regarder la télé, affalé dans mon proust défoncé, c'était de voir Anya monter à son tour sur l'estrade de Miri. Trois autres auteurs étaient au programme, mais Anya était la seule à ne pas être sous contrat chez un éditeur. Je me doutais bien que les choses changeraient avant la fin de la semaine. Quand Anya m'avait invité à dîner chez Londell's pour fêter nos six mois de couple, elle m'avait annoncé que Miri l'avait choisie pour son prochain Stim-Lit; je la sentais déjà s'éloigner de moi, j'avais l'impression de devenir "l'ex" qu'elle évoquerait bientôt à son nouveau galant, riche et talentueux, *oui, mais j'étais jaune et inconsciente, et même s'il n'avait pas de talent, il était toujours agréable*, dirait-elle à Malcolm Gladwell ou à Gary Shteyngart, ou quel que soit le prochain écrivain qui succomberait bientôt à ses charmes.

— *Tiou es en retard, comme d'habitude*, mais je te pardonne, *I-yan*, déclara Anya en tapotant le tabouret de bar qu'elle m'avait gardé — encore aujourd'hui, j'adore la façon dont elle prononçait mon nom.

Je m'installai sur le siège à ses côtés, jetant un regard coupable au manhattan qu'elle avait déjà commandé pour moi. J'avais à peine de quoi payer la tournée suivante, mais je savais qu'Anya ne s'attendrait jamais à ce que je lui offre quoi que ce soit, pas même une bière. Bizarrement, l'argent ne semblait jamais être un problème pour cette jeune femme de vingt-six ans qui avait quitté la Roumanie sans le moindre *leu* en poche; Anya avait

souvent du liquide et un joli meublé où loger – quelqu’un lui prêtait toujours les clés de son appartement ou de sa résidence secondaire, l’embauchait pour d’étranges tâches de secrétariat à horaires variables, l’invitait à telle ou telle fête chicos. Dans les premiers temps de notre relation, je me demandais avec obsession comment elle pouvait susciter tant de bienveillance, mais au bout d’un moment, je finis par ne plus m’en inquiéter – Anya était le genre de femme qu’on avait envie d’aider sans même attendre de faveur en retour.

Au bar, je sirotai mon manhattan en espérant le faire durer au maximum; du doigt, je montrai à Anya tous les agents dispersés dans la foule – Eric Simonoff et Bill Clegg de l’agence William Morris qui buvaient une eau gazeuse, Faye Bender et Christy Fletcher qui parlaient boulot, Joe Regal de chez Regal Literary qui distribuait ses cartes de visite, Geoff Olden de l’agence Olden Literary, un cocktail à la main. Je les reconnaissais tous pour les avoir vus à des séminaires d’écriture auquel je m’étais inscrit ou pour leur avoir servi à boire lors de soirées privées dans les appartements de Sonny Mehta ou de Nan Talese, à l’époque naïve où je pensais qu’en me rapprochant des éditeurs, je me rapprocherais d’une éventuelle publication de mes nouvelles.

Assis à côté d’Anya, je ne captais que des bribes de leurs conversations, mais chaque phrase m’emplissait d’envie – *un contrat exclusif avec Vanity Fair; un encadré dans le numéro de PW; un à-valoir “considérable” à six chiffres; optionné par Scott Rudin; adapté par Ron Bass; un portrait par Chip McGrath; interviewé par Terry Gross; sélectionné par Pam Layne; sur la short-list du Booker; à la une de 92nd Street Y; une enchère pour les droits poche; un déjeuner gratos à Yaddo.* J’insistai auprès d’Anya pour qu’elle aille se présenter à l’un d’entre eux, mais elle me déclara les trouver tous *artificiels*. Elle ne voulait en rencontrer aucun, elle voulait juste rester assise avec moi et se moquer d’eux – j’étais la seule personne avec qui elle pouvait se sentir elle-même.

— Bonsoir à tous et bienvenue à cette nouvelle séance *stimulante*, lança Miri Lippman depuis l’estrade, son ton monotone se

répercutant comme un diapason tenu trop près de mon oreille tandis qu'elle annonçait les auteurs de la soirée.

Anya devait passer en dernier. La deuxième tournée de manhattan, que je payai pour Anya et moi avec les pourboires récoltés au Morningside Coffee, me permit de supporter les trois premiers lecteurs, mais vraiment tout juste. Si je n'avais pas attendu le tour d'Anya, tous les manhattan de Manhattan n'auraient pas pu me retenir au comptoir. Je n'étais même pas assez bourré pour tolérer Avi Kamner, un mémorialiste juif et malingre qui lisait un essai tiré de *Coupes sèches*, une anthologie d'histoires soi-disant humoristiques sur la circoncision dont il était l'éditeur. Ou Rupa Ganguly, auteur du *Chant des migrants*, un recueil de nouvelles contemporaines sur des immigrants d'Asie du Sud s'efforçant de survivre en Amérique, librement inspiré, affirmait-elle, du combat courageux de ses propres parents. Très librement, disons : ses grands-parents étaient arrivés aux États-Unis dans les années 1950 et ses parents, tous les deux nés dans le Connecticut, étaient directeurs des départements de radiologie et d'orthopédie à l'hôpital Mount Sinai.

Le pire de tous était Jens Von Bretzel, un gars négligé et mince vêtu d'une veste militaire, arborant une chabon luxuriante de cheveux noirs et une attitude "je chie sur ces conneries" qu'il dissimulait à peine en lisant un extrait de *La Contre Vie*, son premier roman qui mettait en scène un *barista* et sa petite amie trop bien pour lui, un avenir qui dérivait vers le néant et une attitude pourrie qui le plongeait toujours dans le pétrin. Le récit s'inspirait de la décennie que Von Bretzel avait passée à travailler dans un Starbucks de Williamsburg. L'ouvrage de Von Bretzel ressemblait tellement à mes nouvelles que je le soupçonnais à moitié d'avoir hacké mon ordinateur et d'avoir plagié ma vie. Sauf que les écrits de Von Bretzel respiraient davantage la confiance que les miens, et qu'il considérait sa vie assez intéressante pour mériter d'être imprimée alors que, selon moi, chaque aspect de mon existence était à l'opposé de la littérature – combien de fois avais-je entendu les agents m'expliquer que mes protagonistes ne faisaient jamais rien, qu'ils attendaient sans cesse que les choses leur arrivent ?

— Je suis super contente de voir qu'on a du public. La météo a été si mauvaise, ces derniers temps. Tu es prête à te lancer, Anya ?

Je scrutai une immense atwood de boucles auburn, l'arrière du crâne de Miri Lippman. Miri s'était incrustée entre Anya et moi. Je n'avais même pas cherché à me présenter, j'avais gardé les yeux rivés sur le liquide qui diminuait dangereusement dans mon verre pendant que Miri s'extasiait sur les nouvelles d'Anya – à quel point elle enviait la vie d'Anya, orpheline dans les rues de Bucarest, un sujet si *merveilleux*.

— *Soubhète*-moi bonne *chiance*, me dit Anya.

Je l'embrassai comme si elle s'apprêtait à parcourir une distance bien plus longue que les trois mètres séparant le tabouret de bar de l'estrade du KGB. Mais je ne lui *soubhète* pas bonne *chiance*: elle n'en avait pas besoin.

La nouvelle qu'Anya avait choisi de lire était pareille à toutes celles que j'avais écoutées, lorsqu'elle me les susurrail à l'oreille, blottie contre moi dans mon proust. C'était le texte éponyme de son recueil, *Jamais nous n'avons parlé de Ceausescu*, sur lequel elle travaillait depuis notre rencontre. Dans cette histoire, une jeune roumaine en passe de devenir adulte et orpheline tentait de faire face à la maladie incurable de son père; elle était bouleversante et belle et humble et charmante et hilarante et, plus que tout, elle était véridique. Bien que l'intrigue se passât dans un pays à des milliers de kilomètres de la minuscule bourgade de l'Indiana où j'avais grandi, le récit d'Anya semblait faire écho en moi, il me rappelait les soirées interminables passées au chevet de mon père, à lui lire des histoires, à l'aider à porter sa tasse de thé à ses lèvres, à éteindre sa lampe quand il avait enfin trouvé le sommeil. Je ne pouvais m'empêcher d'être jaloux de ces rapaces et frimeurs du KGB qui étaient invités à partager ces moments qui m'avaient paru si intimes lorsque Anya m'avait lu la nouvelle pour la première fois, la nuit où je lui avais dit que ses écrits étaient parfaits et qu'elle m'avait traité de menteur en me disant de *fiermé* ma *goule*.

Mais ce qui était encore plus étonnant et bouleversant, alors que je l'écoutais ce soir-là, c'était la façon dont Anya lisait. En dix minutes à peine, elle se mua d'une novice inquiète en une

professionnelle assurée, un peu comme l'héroïne de son histoire. Au début de sa lecture, Anya s'était approchée trop près du micro, avait gloussé en s'apercevant que les pages étaient rangées dans le désordre. Ses mains avaient légèrement tremblé quand elle avait lu son incipit. ("Quand j'étais pitite, tous cieux qui auré diu m'émé m'ont quittée.") Après la première page, le public était comme hypnotisé.

— *L'amour n'é* qu'un mensonge, lut-elle. *Ché* moi, on n'en parlé jamé.

Deux personnes gémirent dans la salle. Anya était comme un arnaqueur qui foire sa première partie de billard pour amener les autres à mettre les billets sur la table avant de faire claquer chaque boule dans les trous.

Quand Anya eut fini sa lecture et que les applaudissements tonnèrent dans le bar, ses névroses adorables lui revinrent. Elle rit trop fort, s'excusa trop souvent, heurta le micro en le remettant sur son pied, trébucha sur le câble en revenant à son tabouret à côté de moi. Mais plus personne ne s'en formalisait. L'espace d'une seconde, je baissai les yeux sur mon verre pour voir s'il me restait à boire; quand je les relevai, Geoff Olden était déjà là.

— Un suntory? demanda-t-il avec un geste du menton en direction du verre d'Anya.

Ce soir-là, Geoff Olden ne serait pas le seul agent à fondre sur Anya, à lui offrir à boire avant de lui tendre sa carte de visite. Mais il fut le premier, et sa présence me resta en travers de la gorge. Oui, il était l'agent de Blade Markham, mais Olden était aussi l'homme dont l'agence littéraire m'avait envoyé la lettre de refus la plus offensante, la plus condescendante et la plus sommaire que j'aie jamais reçue.

"Bonne chance pour placer ce texte – ainsi que vos futurs écrits – chez quelqu'un d'autre", avait rédigé l'auteur du courrier, bannissant ainsi de leur boîte à lettres toutes les nouvelles que j'écrirais à l'avenir.

— *Señor?*

Olden brandissait un billet de vingt et, de l'autre main, pianotait sur le bar – allez savoir pourquoi il s'adressait en espagnol

au pauvre barman qui n'était pas plus hispanique que lui. Mais tout ce qu'il faisait semblait calculé pour marquer une distinction évidente entre lui et son interlocuteur – la monture ronde et jaune de ses eckleburgs, son col roulé blanc, son jean à revers, sa veste en velours noir, les montres qu'il portait, une à chaque poignet. Ses cheveux plaqués en arrière avaient l'épaisseur et la teinte grisonnante prématurée que je n'avais jamais vues ailleurs que dans les appartements de Park Avenue, où j'avais œuvré comme traiteur pendant mon premier été à New York.

Mais Geoff Olden n'était pas qu'un Homme Confiant; non, il était impérieux, mielleux et sournois – même quand il riait de ce caquetement puissant de métrosexuel, vous saviez toujours avec qui il riait, et de *qui* il riait. Et quand il leva deux doigts et paya une tournée de fitzgerald pour Anya et moi – “*Dos, por favor*” –, j'eus parfaitement conscience de la catégorie dans laquelle Olden m'avait classé. Une seconde après qu'il m'eut tendu mon fitzgerald, je devins invisible à ses yeux. Boire trop vite et réfléchir à une manière de prendre ma revanche sur Olden – si seulement j'en avais un jour l'occasion – m'aïda à passer le temps avant de recommencer à scruter des points aléatoires dans l'air et d'imaginer les nouvelles que je pourrais écrire, pour en conclure que Jens Von Bretzel les avait déjà sûrement écrites lui-même.

— Une œuvre exquise, vraiment. *Mucho mucho bueno*.

Geoff tendit deux cartes de visite à Anya. Il lui expliqua qu'il les donnait toujours par deux – “Gardez l'autre au cas où vous rencontriez quelqu'un qui aurait, lui aussi, une bonne histoire à raconter.”

La soirée continua et vit défiler d'autres compliments d'éditeurs, d'agents et d'éditorialistes; d'autres sourires inscrutables d'Anya; d'autres fitzgerald – beaucoup d'autres fitzgerald. Avant qu'Anya ait lu sa nouvelle, j'étais son petit ami; après, je devins son assistant. Une seule chose m'empêchait de me ruer vers la porte: Anya continuait de se moquer de tous ceux qui l'abordaient. Elle me regardait puis levait les yeux au plafond, faisait bla-bla avec ses mains, articulait en silence les paroles flatteuses qu'elle endurait.

— Quel *ramassié* de *racliures*, lâcha Anya quand on parvint enfin à sortir du KGB pour longer la 4^e Rue d'un pas rapide.

Elle sortit les cartes de visite reçues et s'appliqua à les déchirer en quatre ou en huit avant de jeter les morceaux derrière elle.

— Tu sais qui il représente, ce mec? demandai-je à Anya quand elle s'attaqua à la carte de Geoff Olden, mais elle ne s'interrompit pas.

— Qui il *représente*? Un *ramassié* de *racliures*, répondit Anya. Elle se mit à courir vers la station de métro en riant tout du long, tandis que j'essayais de rester à sa hauteur.

Les souvenirs les plus heureux que je garde de mon temps avec Anya viennent de ces brèves heures, après que nous avons couru vers le métro, et avant que nous nous soyons endormis – même aujourd'hui, ces heures m'évoquent encore un voyage incessant de rires, de vertige et d'amour. Mais une fois endormi, je rêvai qu'une de mes connaissances était enfermée en prison et qu'elle essayait de se libérer à coups d'ongles. Plus j'écoutais ses crissements et ses raclements, et plus je me rendais compte que je ne rêvais pas. Quand j'ouvris les yeux, j'aperçus Anya à mes côtés, écrivant furieusement dans son journal, son stylo grattant et accrochant la page. Je l'observai et j'enviai sa détermination, sa motivation, ce sentiment que tout était en jeu. Et lorsque j'ouvris mes yeux un peu plus grand, j'aurais tant aimé ne pas remarquer la seconde carte de visite de Geoff Olden qu'elle utilisait à présent comme marque-page dans son livre.

Le retour de l'Homme Confiant

J'E M'APPRÊTAI à finir mon service et à sortir pour retrouver Anya devant le Morningside Coffee quand l'Homme Confiant entra, retira son gogol en cachemire d'un geste ample avant de l'accrocher au portemanteau près de la porte.

— Ton pote est revenu, dit Faye avec un clin d’œil, mais cette fois, je ne fis pas grand cas de la présence de cet homme jusqu’à ce qu’il s’approche du comptoir pour commander son thé habituel.

J’étais devenu assez doué pour l’ignorer, chaque fois qu’il entrait dans le café avec son exemplaire de *Blade par Blade* – après tout, c’était lui qui nous donnait les plus gros pourboires. J’essayai de ne pas prêter attention à son livre, comme je le faisais d’habitude, mais cette fois, Faye m’en empêcha.

— C’est un bon livre ? demanda-t-elle à l’homme avant de m’adresser un grand sourire.

Nous avons discuté du bouquin, elle et moi, et je lui avais dit ce que j’en pensais, mais elle avait visiblement envie de faire sa maligne, ce soir-là. Elle aimait asticoter les gens, tester leurs limites avant qu’ils n’exploient. Elle me laissait souvent tranquille pour se concentrer sur Joseph. Ils avaient un dialogue récurrent – “T’as vendu un tableau ?” lui demandait-il. “Putain, non”, répondait-elle ; est-ce que Joseph avait été choisi dans un casting ? “Putain, non”, répondait Joseph. Quand j’avais commencé à travailler au café, ils m’avaient inclus dans leur jeu (“T’as vendu une de tes nouvelles, Minot ?”), mais vu que ma réponse était invariablement “Putain, non”, quand Joseph et Faye, eux, ne répondaient cela que 90 % des fois, ils avaient arrêté. Ce jour-là, pourtant, Joseph avait reçu un coup de fil de son agent lui déclarant qu’elle le larguerait s’il ne perdait pas du poids. Quand il apprenait de mauvaises nouvelles, il mangeait davantage. Ce soir, il était d’une humeur exécrationnelle ; il avait déjà dit à Faye qu’il ne voulait entendre aucune de ses blagues, alors je devins la cible de son esprit acéré.

— Vous l’avez lu, au moins ? demanda l’Homme Confiant à Faye.

C’était la première fois que je l’entendais formuler une phrase entière, sa voix était douce et profonde comme celle d’un animateur radio d’émission nocturne.

— Deux fois, répondit-elle. Ooh, très captivant. Ian l’adore, lui aussi.

— Ah bon ? demanda l'homme.

— Laisse tomber, lançai-je à Faye.

Je me sentais stressé. Anya m'avait annoncé vouloir me faire une "*siurprise régolote*" plus tard dans la soirée, mais je n'étais pas d'humeur pour les *siurprises*. Ces derniers temps, j'avais l'impression de recevoir plus de lettres de refus que jamais ; les emplois d'assistant en cours d'écriture créative auxquels j'avais postulé n'aboutissaient pas ; ni la New York Foundation for the Arts ni le NEA ne m'accorderaient de bourse. Dans l'*American Review*, Anya avait récemment été citée parmi "les 31 auteurs les plus prometteurs de moins de 31 ans" ; cette année, j'étais trop vieux pour être sélectionné. Je pouvais bien entendu survivre encore plusieurs mois sur mes maigres économies et sur les quelques centaines de dollars hebdomadaires que je gagnais au café, mais il me fallait un autre plan, et vite. Mon unique projet tangible consistait à souhaiter en secret qu'Anya vende son livre pour pouvoir acheter un appartement et qu'elle me propose d'emménager avec elle. Ce qui prouvait à quel point je devenais désespéré et pathétique.

— Vous ne saviez pas ? Ian est le plus grand fan de Blade Markham, dit Faye à l'Homme Confiant.

Il m'adressa un sourire paternaliste comme s'il pensait que c'était moi, le crétin qui aimait Blade Markham, alors que c'était lui qui lisait son livre. Mais l'homme ne répondit rien. Il se contenta de glisser un billet de vingt dans le bocal, comme à son habitude, puis retourna à sa table et ouvrit son livre.

— Je t'avais dit qu'il en pinçait pour toi, dit Faye en penchant la tête en direction du nouveau billet de vingt dollars au-dessus des pièces de monnaie dans le bocal.

Elle arqua un sourcil et ajouta :

— Je parie qu'il va te demander de sortir avec lui.

— Putain, Faye.

Je m'apprêtai à lui faire payer, à lui demander pourquoi elle n'allait pas travailler au lieu de me casser les couilles, pourquoi elle n'allait pas gribouiller, ou bosser sur son ordinateur portable, ou utiliser l'imprimante de Joseph pour tirer des prospectus

ou des cartes postales annonçant le vernissage de sa galerie – Joseph céda toujours ce genre de conneries à Faye, quand moi, il m’aurait viré sur-le-champ. C’est alors que j’entendis frapper à la vitrine : Anya.

— *I-yan!*

Ma joie fit presque aussitôt place à un sentiment de catastrophe imminente lorsque je remarquai sa belle robe noire de cocktail à la Holly Golightly. Je ne savais pas où nous irions tous les deux, mais où que ce soit, j’étais certain d’être trop mal habillé.

— Ton Ukrainienne est là, dit Faye avec un sourire.

Elle se comportait toujours comme si elle trouvait qu’Anya était une chieuse. Ça ne m’avait jamais traversé l’esprit qu’elle puisse être jalouse.

— Elle est roumaine, corrigeai-je.

Je retirai ma veste et ma casquette du Morningside Coffee, les accrochai dans l’arrière-boutique et me préparai à sortir.

— Comme tu voudras, lâcha Faye, puis elle plongea la main dans le bocal à pourboires, en tira le billet de vingt donné par l’Homme Confiant et me le tendit.

— On devrait pas le partager en trois ? demandai-je.

— Nan, prends-le, tu l’as bien mérité, ce soir.

Je craignais qu’elle se moque encore de moi, mais je me rendis compte qu’elle disait la vérité – elle était arrivée en retard et avait pianoté sur son ordinateur depuis le début de son service, tandis que Joseph mangeait compulsivement en chialant sur son sort. J’avais été le seul à travailler et, là où Anya m’emmenait ce soir, j’étais sûr d’avoir besoin d’un billet de vingt. Au moins.

Je remerciai Faye et lui dis que c’était sans doute le truc le plus sympa qu’on ait jamais fait pour moi, dans un job. Elle me sourit et dit : “*Sayonara, tomodachi*”, tandis que je sortais sur Broadway, où Anya m’attendait en affichant un grand sourire coupable digne du chat du Cheshire.

— Où est-ce qu’on va ? demandai-je.

Et comme elle ne me répondit pas immédiatement, je lui demandai si je risquais de la détester, une fois tout cela terminé.

— *Sieusement* pendant un *piti* moment.